

LA NOUVEAUTÉ PAR LES ASTRES

Est-ce parce qu'un étrange et insidieux « chaos » s'est installé dans nos sociétés depuis environ un an maintenant, qu'un recours au Cosmos (le « bon ordre », chez les Grecs) apparaît, dans la nouvelle exposition de Véronique Sablery, aussi judicieux ? Ce qui est certain, c'est que l'ensemble des pièces présentées ici ouvre un nouvel espace de vues et de pensée, certes « reconnaissable » pour qui pratique déjà son œuvre, mais, me semble-t-il, *en écart* par rapport à tout son travail antérieur. Pour pointer cela, j'utiliserai un terme repris au philosophe François Jullien* : il y a de la « dé-coïncidence » chez Véronique Sablery. Il est passionnant de voir comment, à partir d'une « position » peu à peu construite, où une grande cohérence de propositions visuelles s'est mise en place au cours d'années de travail, de l'inattendu, du déplacement (de la *dé-coïncidence* donc), de l'invention pure, arrivent maintenant, et si *justement* devant nos yeux – comme si par ce décalage subtil vers le Cosmos, Véronique Sablery réenclenchait, du sein même de ce « chaos » actuel que nous vivons, une confiance tout en mesure envers le futur, un regard tourné vers l'inconnu, une prise en compte vitale de l'infini. Dès lors, au contraire d'une fixation à des coordonnées habituelles, il y a là un véritable mouvement de *nouveauté* à saisir, mêlant à la fois modernité et mémoire : avancées calculées de preuves et de traces de vie vivante inscrites dans de la conscience et dans une pratique artistique prêtes, sous nos yeux, à se remettre sans cesse en jeu. En somme, un nouveau chapitre du roman du temps de Véronique Sablery s'ouvre devant nous.

Ce qui est particulièrement frappant, dans *Cosmos, le bruit des étoiles*, c'est la charge de *fiction* qui s'en (s'y?) trouve induite. Et plus encore, ce sont les possibilités de récit qui s'établissent entre les œuvres, d'où se dégagent multiplicité et richesse de sens. Il y a comme un don précieux de narration visuelle fait au regardeur : divers champs, non clos, mobiles, interactifs, sont à explorer, à déterminer, à relier. À nous de nous sentir libres et découvreurs, de nous débrouiller par rapport à l'hypothèse posée, autant sensible que construite : le Cosmos (son insaisissabilité, sa matière lointaine, son hasard, son mystère, sa « fiction ») nous parle.

Si l'on regarde bien, on peut voir qu'entre les ciels d'étoiles *inventés* et les images issues de photographies anonymes anciennes, qu'entre les récurrences presque obsessionnelles et formalistes du cercle et les interventions textuelles discrètes, qu'entre le travail de gravure, ou de photographie numérique, et l'installation quasi magique et fétichiste de bois de cerf, un jeu de représentations, de propositions et de questionnements s'articule de telle manière qu'il nous fait nous demander : mais que voit-on de ce qu'on voit ici, si ce n'est finalement *ce qu'on ne voit pas*, puisque en réalité tout ça qui est représenté ici n'existe pas (ciels inventés), ou n'existe plus (photos de femmes prises au début du XX^{ème} siècle), et existe pourtant bien, là, sous nos yeux ? Ces apparitions-disparitions, ces mouvements intriqués de la vie passée, de l'image et de la chose mentale et visuelle en présence, ne nous laissent pas tranquilles. Mais cela ne nous force en rien – cela nous *saisit* en vie.

Moteur de cette saisie, un véritable *phrasé* relie alors ce qui pourrait paraître autrement hétéroclite (origines des sujets, matériaux, supports). C'est ce que Véronique Sablery nomme le *bruit des étoiles*. Le bruit dont il s'agit se propage parmi les œuvres par le hasard,

par de l'infime. Depuis le fourmillement d'étoiles de fiction, brouillages, frottages, impressions, circulent alors jusqu'à devenir traces, taches, dessins, esquisses, mots, ou encore « impuretés » qui apparaissent d'une image à l'autre. Certains des « défauts intrinsèques » aux images (ce *bruit*), devenant alors failles ou trous noirs, dès qu'ils sont agrandis et augmentés par les techniques de reproduction, voire exagérés, désignent au final, par combinaisons formelles et visuelles, la possibilité d'un autre monde. Cet invisible/visible *dévoilé* comme par effraction est un clinamen qui agit sur tous les atomes de notre cerveau, relié à notre regard. Une fragilité, ou une sorte d'inattendu de la matière *nous touche* donc par chocs infimes. Cette sensibilité autre des images, non mécanique, ouverte, parce qu'elle met en relation tout ce que nous voyons dans l'exposition par des déviations de trajectoires, devient alors elle aussi cette « expérience du temps » dont je parlais plus haut – un univers singulier., un autre cosmos.

Sans doute est-ce Proust qui a le plus intensément exploré la *texture du temps*. Véronique Sablery, j'ai l'impression, tente elle aussi sa chance de ce côté-là, avec une stratégie au long cours, comme Proust, mais avec une énergie plus immédiate et spontanée, plus aérée et aérienne. Dans cette exposition, elle décline, entre temps et matière, des variations, des propositions, des risques visuels qui tissent peu à peu un paysage en expansion, à l'image du vrai cosmos. En ce sens, ce que j'ai appelé au début de ce texte *écart*, n'en est alors peut-être pas totalement un. Ou disons que celui-ci déplace le jeu de la représentation sans en perdre l'enjeu, qui est très fort chez Véronique Sablery. Car se maintient toujours, chez elle, une relation intime à une *zone du sacré*, qu'elle a peu à peu construit et défini dans sa réflexion et son travail, dans sa vie. Cet enjeu de la *représentation*, lié au sacré – les rapports du visible et de l'invisible, de la présence et de l'absence, de la vie et de la mort – est objet de recherche et de création incessant pour elle.

Enfin, les trois petits disques de papier chiffon (*Chute Dieu Ciel*) sont peut-être la triple clé de cette exposition. Car s'ils restent, par leur forme, par leurs désignations verbales, des échos humbles au Cosmos initial (*chute* des atomes, *dieu* comme ordre (cosmique) de la Création, *ciel* comme étendue infinie au-dessus de nos têtes), leur forte connotation métaphysique joue aussi évidemment à plein, et se démarque alors nettement, mais en toute cohérence, des autres œuvres, plus « romanesques » ou « profanes » présentées dans le reste de l'exposition. Avec eux, la Chute du Paradis, le Dieu chrétien, donc la religion, semblent ré-apparaître. Mais justement reliés ici au cosmos « bruyant » des étoiles, le sacré sort alors lui aussi de sa propre coïncidence, pour lui aussi entrer dans la nouveauté.

Christophe Béguin.

Caen, le 23 janvier 2021

* François Jullien : *Dé-coïncidence*, Grasset et Fasquelle, 2017.